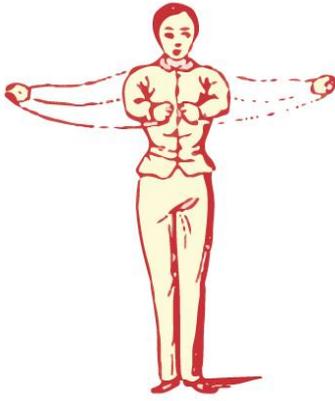


Interview

Dalila Arpin



Dalila Arpin, psychanalyste à Paris, nouvellement nommée AE (Analyste de l'École) a choisi pour nous un extrait de la conférence *Le triomphe de la religion* où Jacques Lacan énonce : « Il ne faut pas dramatiser, quand même. On doit pouvoir s'habituer au réel. »¹

Dalila Arpin — J'ai découvert cette phrase au fil de mes lectures quand je préparais ma thèse. C'est une phrase qui m'est restée, et j'y suis revenue souvent au cours de mon analyse. C'est une phrase qui me parle parce que j'avais saisi dans mon analyse ma tendance à tout prendre au même niveau, tout était un drame ou une catastrophe naturelle. Dans l'analyse, j'ai pu séparer le réel et la façon dont on peut l'appréhender dans la névrose, c'est-à-dire qu'il y a effectivement des moments où le réel nous tombe dessus et qui sont très graves, dramatiques ; par exemple pour moi la mort de ma mère quand j'avais quatorze ans. Mais il y a plein d'autres moments dans la vie où on se confronte à un réel qui n'est pas forcément une catastrophe : moi j'avais tendance à tout prendre comme une catastrophe. Dans cette partie du *Triomphe de la religion*, qui est un entretien de Lacan réalisé par des journalistes italiens, il explique que chacun est confronté au réel comme dévorateur. On peut vivre cela au quotidien : l'ordinateur qui plante au moment où on doit envoyer un travail, la machine à laver qui lâche, etc. On est tellement envahi de tous ces objets, de tous ces gadgets qui font un paysage de réel où tout se complique, qu'on finit par être mangés par eux.

Myriam Perrin — Ces *lathouses*, comme les appelle Lacan dans *L'envers de la psychanalyse*², qu'on trouve à tous les coins de rues portent à considérer que le désir est gouverné par le discours scientifique. Quel lien avec le réel ?

DA — Lacan dit justement que le réel est le discours scientifique, que c'est la science qui s'occupe du réel. Moi-même, j'en ai fait l'expérience par rapport à un symptôme que j'avais. À un moment donné, j'avais tellement exploré cela sous toutes ses coutures en analyse, que je me suis dit que peut-être il me fallait aller chez le médecin. À la fin de mon analyse, je me suis occupée de l'un de mes symptômes par le biais de la science, parce que j'ai compris qu'il y a un reste, un réel du corps qui n'était pas analysable. En même temps, il y a un effet du discours de la science, qui nous envahit de toutes ces lathouses qui finissent par nous confronter à de nouveaux réels, de nouveaux obstacles. En 1992, dans une intervention faite au Brésil, et publiée en espagnol sous le titre *El hueso de un analisis* (L'os d'une analyse), Jacques-Alain Miller rend un poème de Carlos Drummond de Andrade, qui s'appelle *Au milieu du chemin* : « au milieu du chemin il y avait une pierre, il y avait une pierre au milieu du chemin » et ainsi de suite... Il nous fait sentir le poids du réel, ce sur quoi on achoppe. Et la névrose et le symptôme sont une élaboration, sont une réponse du sujet à cette pierre trouvée sur le chemin. Je pense que quand on aborde le chemin en se disant qu'il va y avoir des pierres, qu'il faut s'habituer à cela, que cela fait partie de la vie, on entreprend le chemin autrement que quand on croit que tout va être lisse et sans obstacle.

¹ Lacan, J., *Le triomphe de la religion*, précédé de *Discours aux catholiques*, Paris, Seuil, 2005, p. 93.

² Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p.188-189.

MP — Le réel fait effraction. Orienter les choses comme tu le proposes vers la considération que les objets en toc font effraction, et en cela sont réels, n'est-ce pas faire apercevoir que ces lathouses ont à voir avec le parlêtre, s'accordent au parlêtre ?

DA — Oui, c'est le parlêtre qui les a créées, et elles s'attachent au corps. On est appareillé au téléphone portable, à l'ordinateur. On s'en aperçoit particulièrement quand ils se cassent.

Au réel, il ne manque rien, on s'en aperçoit. Et le symptôme, lui, est la réponse du sujet au réel, ce réel que l'on ne peut pas imaginer, comme dit Lacan dans *Le triomphe de la religion*.

MP — d'un symptôme convertif, un reste inanalysable a été aperçu.

DA — Oui. Le névrosé a tendance à donner du sens au réel. Un patient dit : « à chaque fois que je vais en voyage, il m'arrive une tuile ». Il ne croit pas au hasard. Il donne du sens. Tout prend un sens et tout est absorbé par le tissu du fantasme. C'est un point essentiel me semble-t-il. Et puis, il faut se méfier de notre tendance à prendre tous les symptômes corporels comme des symptômes analysables. Dans mon témoignage, je dis la difficulté que j'avais pour avoir des enfants. Il y avait une maladie organique pour cause de cela. Et moi pendant des années, j'y donnais tout un sens, un « je suis la seule qui ne peut pas », « je ne suis pas comme les autres », etc. Il y a parfois un réel du corps qu'il s'agit de traiter par le discours scientifique. Je ne pense pas que la psychanalyse doive se substituer à tous les autres discours.

MP — Le discours analytique est là pour répondre au symptôme.

DA — Voilà. Quand il y a eu les attentats à Madrid, nos collègues ont fait tout un travail de recueil de la parole des victimes. On voit bien alors que si le réel est le même pour tous, chacun répond avec son fantasme.

MP — Et donc le tien c'était du côté du drame.

DA — Voilà. J'avais beaucoup aimé un séminaire de recherche de Marie-Hélène Brousse qu'elle avait intitulé « De la tragédie à la comédie en analyse ». Je m'étais tout de suite dit que, peut-être, le trajet d'une analyse c'est de passer de la tragédie à la comédie. Sans doute parce que cela fait partie de la logique de mon cas.

MP — Dans *Télévision*, Lacan dit que la psychothérapie amène au pire, c'est le tragique, alors que la psychanalyse c'est le versant du comique !

DA — En effet, dans *Télévision*, Lacan fait une grande place au gai *sçavoir* et au rire. Mais pour en arriver là, il faut extraire le pathos, il faut extraire toute cette signification qu'on donne au réel auquel on a affaire.

MP — Dirais-tu que l'éthique de la psychanalyse conduit au comique ?

DA — Oui, en effet, parce que le comique est lié au bien-dire, dit Lacan justement dans *Télévision*. Donc, quand on arrive à bien le dire, on extrait le pathos de la souffrance et du symptôme et cela peut devenir quelque chose de très comique. Des AE ont pu témoigner du *Witz* à la fin de leur analyse. Et le *Witz* c'est justement de pouvoir témoigner autrement du côté du bien-dire, et pas du côté du fantasme.

MP — Et pour toi ?

DA — Dans mon analyse je me suis souvent demandée pourquoi j'étais toujours malheureuse. Alors que...

MP — Alors qu'est ce qui pousse au drame ?

DA — Il y avait un secret de famille, qui a été gardé jusqu'à le dramatiser et en faire un tabou, au point que je ne l'ai appris que six ans avant la fin de mon analyse. C'est un secret du côté de ma mère, qui la concerne, et c'est vrai que toute la famille maternelle vivait les choses de façon dramatique. Et de l'autre côté, il y avait la famille paternelle qui avait une tendance comique. Quand Lacan aborde la dépression dans *Télévision*, considérée comme une faute morale dans la philosophie, il la définit comme une faute morale, dans le sens où on manque au bien-dire. La seule façon de dépasser cette faute morale, c'est du côté du bien-dire. En cela on peut dire que l'éthique de la psychanalyse, c'est l'éthique du bien-dire. On rejoint alors le *Witz*. Car le *Witz* c'est une façon de le dire. Quand on analyse le texte de Freud, *Le mot*

d'esprit et son rapport à l'inconscient, c'est une analyse grammaticale, une analyse linguistique presque. On voit dans la vie quotidienne, comment quand on a vécu une situation dramatique, voire traumatique, on peut la raconter après comme une très bonne histoire ; tout dépend de la façon de le dire.

MP — Lors des témoignages d'AE, les scènes dramatiques appellent souvent l'assemblée à rire, parce qu'il y a la façon de le dire en effet. J.-A. Miller dit dans sa présentation du congrès de l'AMP à Rio, la passe trois ce sont les applaudissements du public. Pourrais-tu dire un mot de cela ?

DA — Oui, Miller dit que c'est comme un deuxième escabeau. Me revient une phrase de Lacan : « Plus on est de saints, plus on rit ». Parce que le rire, comme nous enseigne Freud, appelle le tiers. Le *Witz* a été créé par un sujet, puis celui-ci va le raconter à un tiers. C'est celui-là qui va dire si c'est un mot d'esprit. C'est le troisième qui valide si c'est un *Witz* par son rire. Le *Witz* c'est donc une forme de lien social. Il appelle l'Autre. Mais quand on rit tout seul de soi-même, on se parle comme si on était un autre. Le rire se partage.

MP — Le titre de ton premier témoignage aux 46^e Journées est *La femme qui rit*

DA — C'est une allusion à *L'homme qui rit* de Victor Hugo. Et dans mon cas, le rire du début n'est pas le même que le rire de la fin. La fin de mon analyse est plus du côté de l'humour, c'est-à-dire ce que Freud appelle l'humour lié à la contingence de la rencontre, alors que le début est plutôt, la grimace du rire sous un fond triste, comme pour Gwynplaine, le personnage de *L'homme qui rit*.

MP — Peux-tu préciser en effet cette différence entre le *Witz* et l'humour lié à la contingence de la rencontre ?

DA — Pour l'humour, il suffit d'être deux. Une personne trébuche et le sujet qui regarde rit. L'humour est du côté de l'imaginaire. L'autre tombe et le sujet s'imagine que dans la même situation, il ne serait pas tombé et cela fait rire. Il se croit supérieur. C'est le miroir à l'envers. Il serait du côté de la complétude tandis que l'autre non. Le *Witz*, lui, nécessite le tiers. En revanche, il me semble qu'il y a l'humour lacanien, c'est-à-dire l'humour lié à la contingence de la rencontre. Une chose est de faire une blague comme je faisais petite, les blagues que j'apprenais par cœur. C'est plutôt du côté phallique. Alors que l'humour lié à la contingence de la rencontre est plutôt liée à la jouissance féminine. On ne sait pas ce qu'on va trouver. Je constate que cela m'arrive quand j'interviens, quand je fais des communications, des conférences. Ce n'est pas préparé. Le comique vient sur le moment.

MP — C'est cela la transformation du rire du début, le par cœur, au rire de la fin, le contingent. Dans une de tes interventions à *Question d'École* sur le contrôle, texte que l'on peut retrouver publié dans le *Quarto* n° 110, l'auditoire avait beaucoup ri.

DA — Oui, c'était neuf mois avant la fin de mon analyse. Je n'avais pas prévu que les gens riraient toutes les trois ou quatre lignes. Ce fut une surprise. Et c'est là que je compris que c'était ma solution. Dans son Séminaire [inédit] « Problèmes cruciaux de la psychanalyse », le 19 mai 1965, Lacan dit que le désir de l'analyse c'est d'être ouvert à la surprise. Dans mon cas, c'est le désir de l'analyste ouvert à la surprise dans la contingence de la rencontre. Avec mes analysants, il m'arrive d'arrêter la séance et qu'ils rigolent. La question que je me pose c'est comment est-ce bien entendu : comme une intervention et non une simple blague. Nous, nous savons que quand l'interprétation accroche quelque chose de l'inconscient cela peut faire rire.

MP — Il s'agit que tes patients le découvrent à leur tour. Et ton désir d'analyste, ton style produit de l'humour.

DA — J'en ai fait un style.

MP — Merci Dalila.